

§ III

Distinction entre les pendentifs de Firouz-Abâd et de Sarvistan. — Progrès accompli par les constructeurs de Sarvistan. — Caractères généraux des ornements de l'architecture des palais du Fars : corniches, colonnes et niches. — Portes de Firouz-Abâd. — Tous les éléments en sont empruntés à l'architecture de Persépolis. — Les édifices de Sarvistan et de Firouz-Abâd étaient affectés à l'habitation des gouverneurs militaires.

J'ai laissé entendre, sans en donner des raisons précises, que le monument de Firouz-Abâd était plus ancien que celui de Sarvistan. Il est certain que, si on le considère d'une manière générale, le premier de ces édifices, à part la disposition du plan, est techniquement inférieur au second. Dans celui-ci, la maçonnerie de pierre est déjà traitée avec une certaine habileté, le choix du mortier et des matériaux est plus judicieux, les résistances sont combinées en vue de produire avec des masses plus faibles, une impression plus considérable. Ces observations ont de la valeur, mais ne sauraient être présentées comme des arguments. Le tracé et la construction des pendentifs et des coupoles vont me permettre au contraire de fixer avec certitude l'âge relatif des deux constructions voûtées que je viens de décrire.

Il est un trait saillant qui, dès le premier abord, distingue les coupoles de Firouz-Abâd et de Sarvistan.

Les unes sont des ébauches encore grossières; les autres revêtent l'aspect correct de travaux à peu près terminés.

L'architecte sarvistanien sait retrouver dans l'ensemble de la coupole des surfaces très différentes. Il les analyse, les définit et les engendre. Il substitue à l'ovoïde jarreté un ellipsoïde de révolution, dégage le dôme sur toute sa hauteur, accroît la hauteur des parois verticales de la salle centrale et met ainsi en franche saillie à l'extérieur les lignes gracieuses de la coupole dont ne pouvaient jouir à Firouz-Abâd que les seules personnes pénétrant à l'intérieur. Il pose enfin la coupole et ses pendentifs sur quatre colonnes angulaires et imagine de faire porter les berceaux sur des murs minces consolidés par des contreforts. Ces points de fait bien établis, il reste à chercher si l'infériorité technique du monument de Firouz-Abâd résulte

de l'inexpérience d'ouvriers encore à demi barbares ou d'une décadence sociale extrêmement avancée.

Tels sont les termes dans lesquels doit se poser le problème; on ne saurait admettre en effet que la supériorité de l'un des deux édifices tienne à l'habileté particulière du directeur des travaux ou à la civilisation spéciale de la contrée, puisque tous deux ont été bâtis dans la même province, dans des villes d'importance à peu près égale, et que leur exécution a été confiée, on le reconnaît surtout à Firouz-Abâd, à des hommes d'une extrême sagacité.

La double période de barbarie que traversent les nations qui naissent à la civilisation et celles qui en meurent, confine de fort près, au moins en apparence. L'extrême jeunesse et la vieillesse décrépite n'ont-elles pas des points de ressemblance? Mais elles ont aussi des distinctions bien tranchées qui se retrouvent dans les stages extrêmes de la vie des peuples.

Dans leur enfance, les arts sont grossiers, timides, ils bégayent, mais ils sont en général rationnels jusque dans leurs erreurs; dans les périodes de décadence, ils pèchent par une exagération de détails futiles, par un oubli des traditions, une fausse application de leurs principes fondamentaux. Les premières améliorations s'enchaînent et retiennent chacune les éléments essentiels de l'état précédent; les chutes sont formidables et inexplicables.

La grossière exécution des maçonneries, l'inhabileté manifeste des appareilleurs, sont à la rigueur des caractères communs à une barbarie initiale et inculte et ne seraient nullement concluants s'ils servaient seuls de termes de comparaison, mais il en est heureusement de plus décisifs.

Quels sont les caractères saillants de l'architecte de Firouz-Abâd? La prudence et l'instinct du beau; il est inexpérimenté, il a des ignorances de constructeur novice, mais ne commet jamais une faute contre la logique. Il enveloppe dans de hautes murailles ses coupes et ses berceaux, il donne aux murs des dimensions exagérées; mais les matériaux sont judicieusement disposés. Toutes ses masses architecturales sont lourdes, mais réglées avec une telle entente de l'harmonie et de la majesté, que l'édifice ravit et étonne. Ce ne sont point là les caractères de la décadence qui complique sans résultat et alourdit sans motif; mais il y a plus encore.

En faisant l'historique de la coupole sur pendentifs, j'ai donné la définition géométrique d'un état très primitif de cette voûte, sorte de dôme ovoïde, se prolongeant par des nappes qui viennent mourir sur les faces de la salle et s'infléchissent

en forme de trompes sur les angles. J'ai même fait remarquer, à ce sujet, que la ligne de raccord se perdait dans la nappe inférieure avant d'atteindre les parements verticaux.

Les dômes de Sarvistan présentent une transcription savante de cette forme rudimentaire de la coupole sur pendentifs, les dômes de Firouz-Abâd en sont au

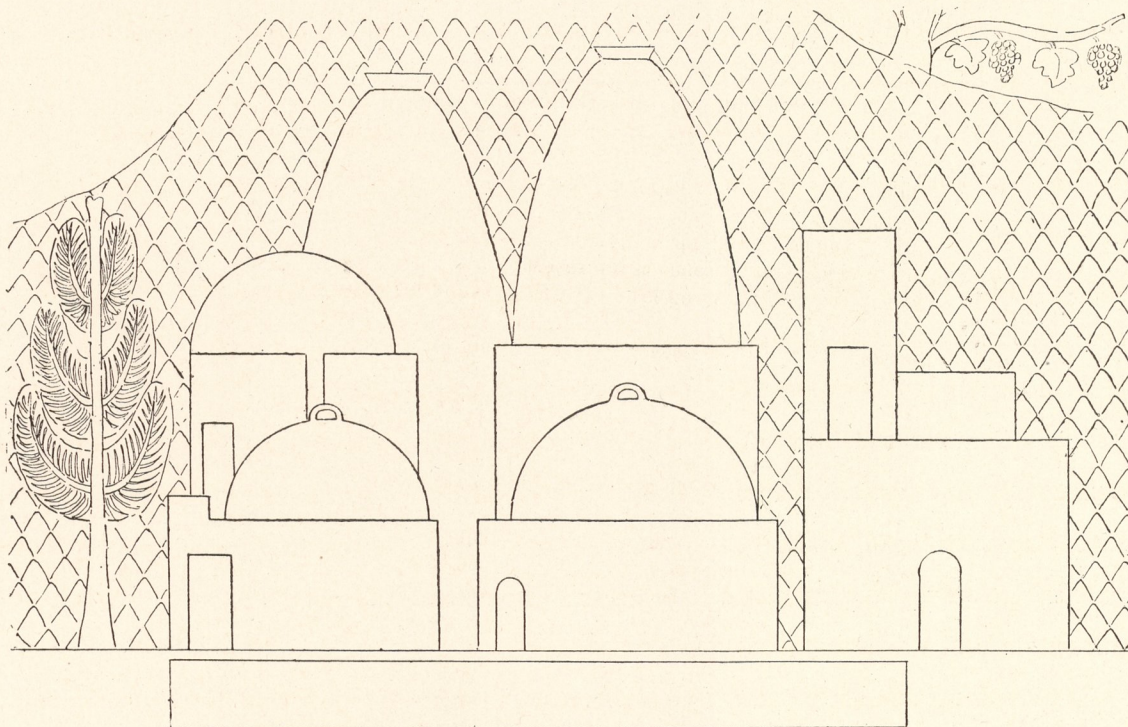


Fig. 28. — Vue d'un village, d'après un bas-relief assyrien.
(Layard, *Monum.*, 2^e série, pl. 17.)

contraire une copie si littérale et si nette, que l'arête limitative des trompes n'a pas été conduite jusqu'à la crête des murs d'appui ; les zones inférieures des nappes coniques se confondent même si bien avec les pendentifs, que le constructeur n'a pas jugé opportun de modifier aux naissances de la trompe l'appareil général de la voûte.

La courbe génératrice des voussures perses se composait à l'origine de deux arcs de cercle tangentiels, dont les rayons étaient reliés aux côtés du triangle rectangle égyptien. Le raccord des courbures est adouci à Sarvistan ; il est brutal dans l'anse de panier de Firouz-Abâd, et en quel point de la courbe se fait-il ? Au point précis qui résulte de la définition géométrique de la voussure ¹.

1. Voir ci-dessus, notes p. 23 et 40.

Quelles meilleures preuves pourrait-on invoquer en faveur de l'âge respectif de nos deux monuments et de l'antériorité de la coupole de Firouz-Abâd ?

Un architecte d'une époque postérieure à celle où fut bâti le monument de Sar-

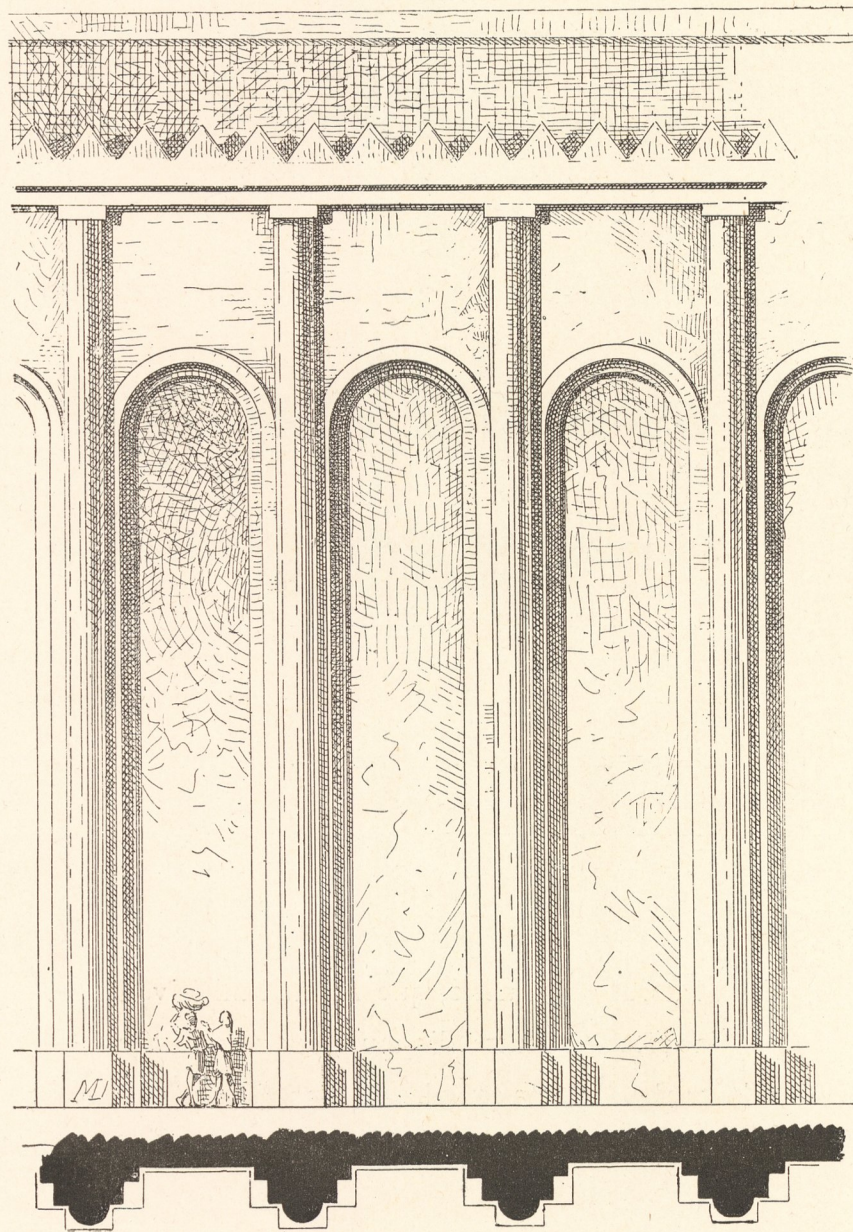


Fig. 29. — Palais de Firouz-Abâd.
(Restitution de la façade longitudinale.)

vistan eût exagéré ou diminué la hauteur de la coupole, compliqué les pendentifs et les trompes, modifié la forme des vossures et des arcs, mais il ne fût pas revenu en arrière, ou, s'il eût rétrogradé, il ne serait pas exactement retombé sur une forme typique et définie par des caractères nets et tranchés.

Nous connaissons au reste les édifices qui ont succédé au monument de Sarvistan. Ce sont les plus vieilles mosquées de la Perse (Fig. 8). Leurs coupoles présentent des différences notables avec les dômes sarvistaniens, mais elles s'éloignent

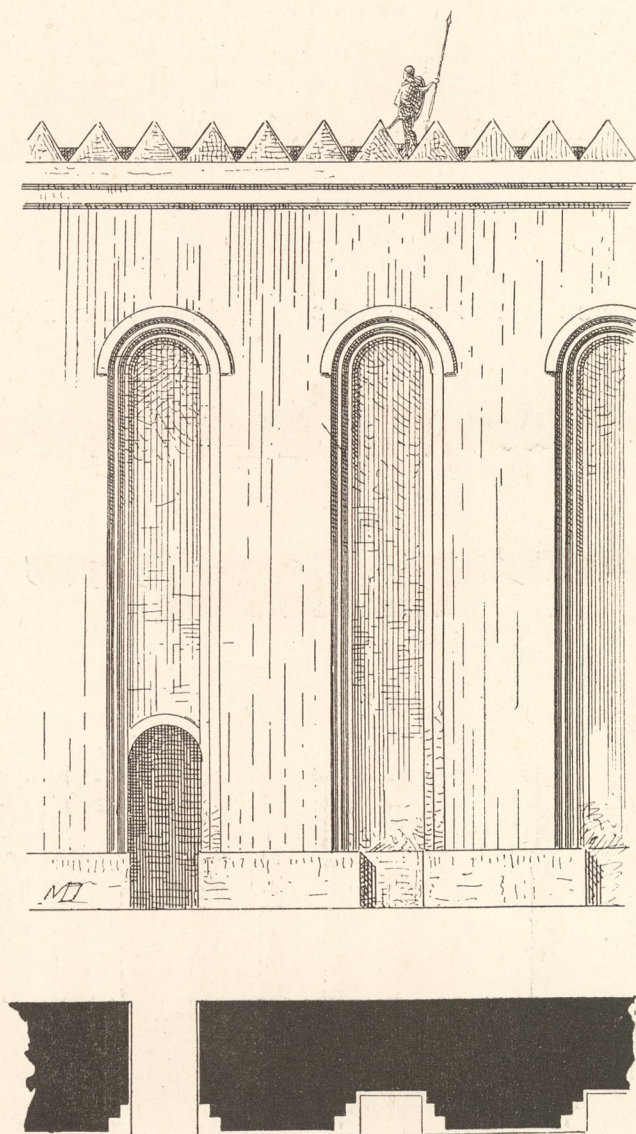


Fig. 30. — Palais de Firouz-Abâd.
(Restitution de la façade sur la cour.)

bien plus encore du type initial dont le monument de Firouz-Abâd nous a heureusement conservé la tradition.

Celui-ci ne serait donc pas un édifice d'un âge de décadence. S'il est, à bien des points de vue, inférieur au monument de Sarvistan, c'est qu'il est de beaucoup son aîné. On ne peut espérer apprécier, même approximativement, le nombre [d'années qui sépare ces deux constructions. Cependant, en suivant la marche des trans-

formations spontanées que subit l'architecture de tout pays, on peut affirmer qu'il

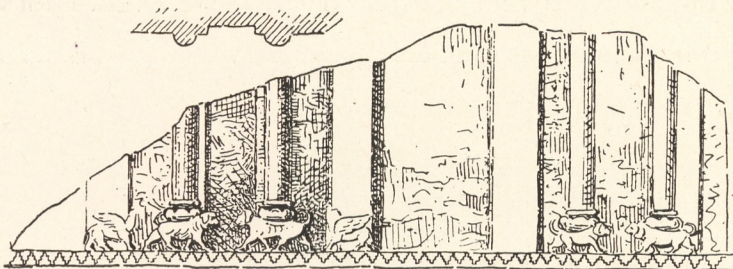


Fig. 31. — Du palais d'Assurbanipal.
(Musée britannique.)

s'est écoulé d'un à deux siècles au moins entre la construction des deux édifices.

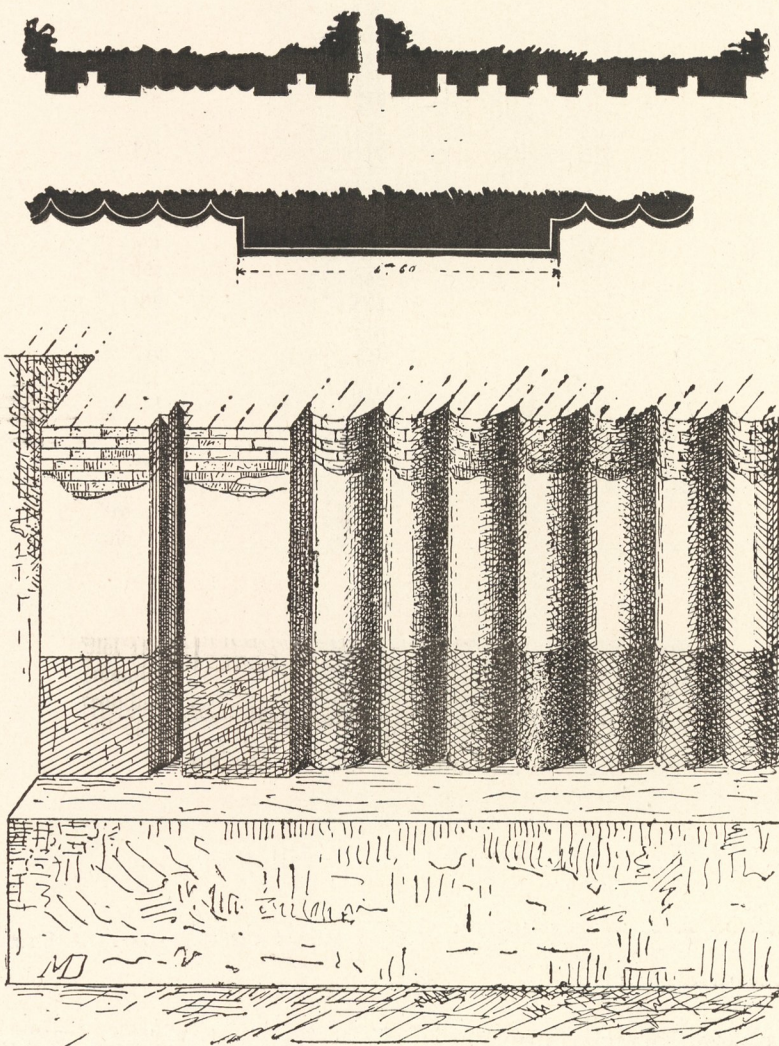


Fig. 32. — Warka.
(Loftus, *Travels and Researches*, p. 188.)

Je suis bien loin de prétendre, quoique l'architecture de Firouz-Abâd présente

tous les caractères d'un art naissant, que les Perses aient inventé la coupole. Les Assyriens, la preuve en est gravée sur un bas-relief de Kouïoundjik (Fig. 28), et avant eux, les Chaldéens et les Susiens, j'en ai la certitude, avaient construit des coupoles sur plan carré, mais ce devaient être en tout cas des coupoles de peu de portée. Il n'est même pas prouvé que l'usage en fût général; les traditions locales, les auteurs anciens et la forme en plan de toutes les salles s'accordent pour nous apprendre que les riverains du Tigre et des affluents recouvraient plutôt leurs demeures d'un plancher horizontal composé de stipes de palmiers et d'un épais matelas de terre. Je me suis déjà expliqué à cet égard; les Perses, durent néanmoins profiter des enseignements de leurs aînés et leur emprunter, sinon la coupole sur pendentifs qui me paraît être d'origine locale, au moins une forme quelconque de la surface génératrice de cette forme architecturale.

A l'extérieur (Pl. IX, X, XI et Fig. 29), les hautes et longues murailles du palais de Firouz-Abâd sont décorées de demi-colonnes engagées dans des pilastres en forte saillie sur le nu de la façade.

Les pilastres sont réunis entre eux par des arcatures qui portaient la corniche. Les arêtes d'un édifice construit en moellons bruts sont sujettes à s'épaufir; il n'est pas étonnant qu'il ne reste pas un fragment intact des parties supérieures des murs. Les mêmes colonnes se répètent dans la cour intérieure (Fig. 30), avec cette seule différence que les pilastres présentent un double redan.

La décoration extérieure du palais de Firouz-Abâd, comme les colonnes accouplées de Sarvistan, offre la reproduction d'un ornement chaldéen fort ancien. Les temples au centre desquels M. de Sarzec a découvert les statues de Goudea, étaient consolidés par des contreforts; à Warka (Fig. 32), ce sont des colonnes faites de

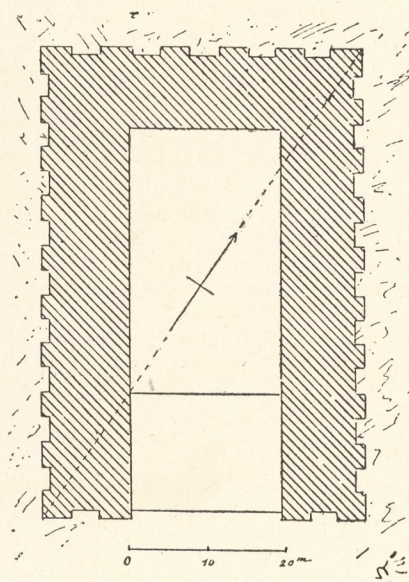


Fig. 33.

Temple de Moughéir.

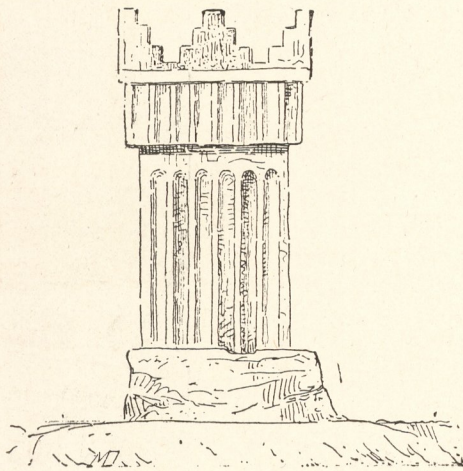
(Loftus, *Travels and Researches*, p. 171.)

Fig. 34. — Autel assyrien.

(Rawlinson, t. I, page 308.)

briques rondes qui remplacent ou simulent les pilastres. Dans ces mêmes con-

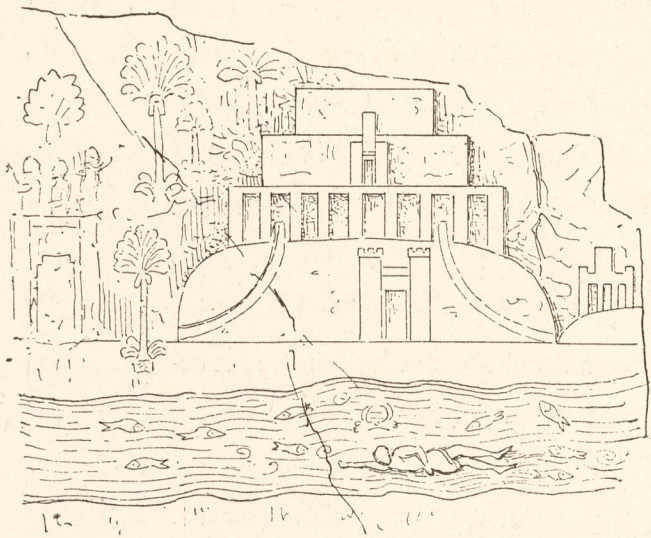


Fig. 35. — Ziggourat, d'après un bas-relief de Kouïoundjik.

(Rawlinson, t. I, p. 314.)

trées et sur les rives du golfe Persique, on découvre, mêlés aux briques carrées, des tronçons de colonnes faits de terre cuite, portant des inscriptions en carac-

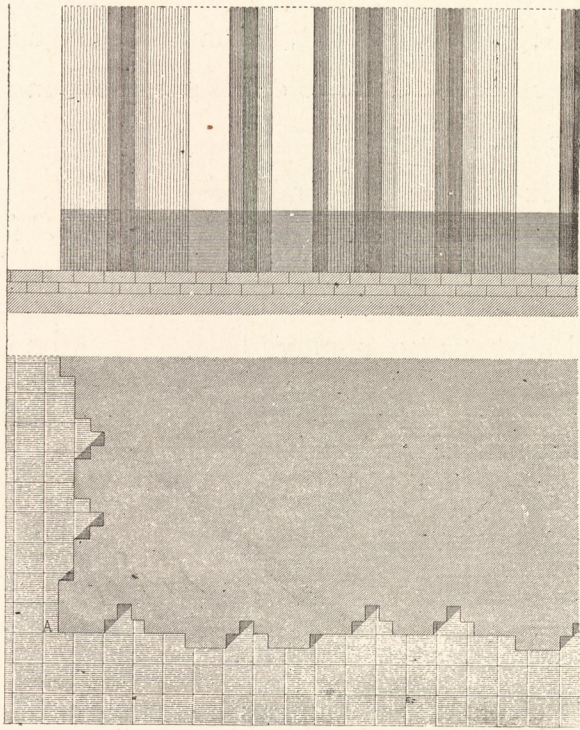


Fig. 36. — Observatoire de Khorsabad.

(Place, t. III, Pl. 34, fig. 3 et 4.)

tères fort archaïques. Il ne faut pas voir dans ces colonnes des ornements copiés

de supports, elles imitent simplement les contreforts des temples de Tello et les stipes de palmier utilisés encore de nos jours dans la Susiane (Vol. II, Fig. 5) comme revêtement et soutien des mauvais murs. Le jour où, dans les beaux édifices,

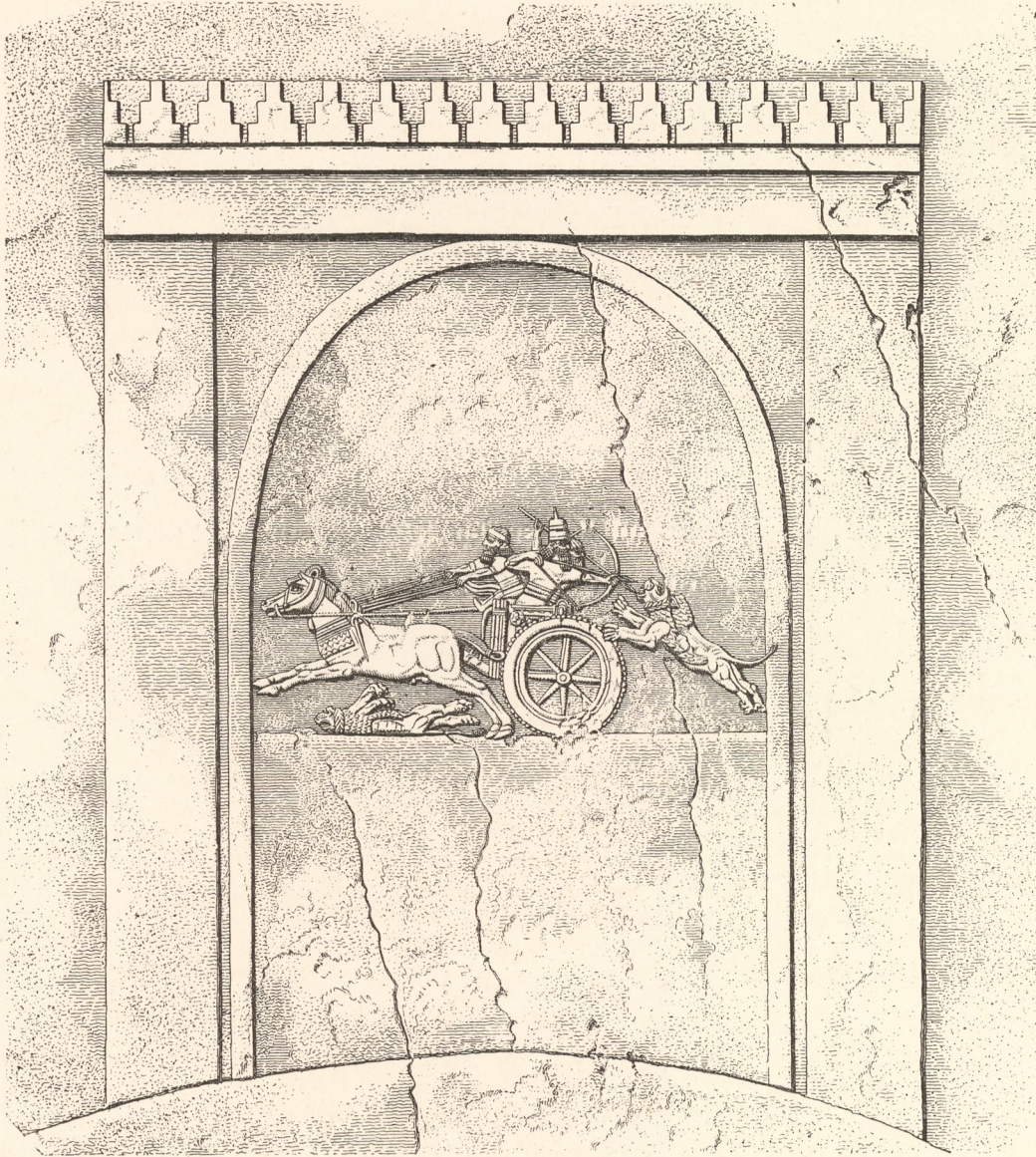


Fig. 37. — Bas-relief de Kouïoundjik.
(Place, T. III, Pl. 51, fig. 4.)

l'on substitua aux matériaux de terre crue ou mal cuite, de belles briques dures et compactes, on supprima les revêtements protecteurs, mais on en perpétua l'image afin d'animer un peu ces immenses parois particulières aux architectures orientales. Les Assyriens conservèrent cette tradition, mais sous une forme beaucoup plus vague que les constructeurs perses (Fig. 31, 33, 34, 35 et 36).

Dans un pays où toutes les toitures étaient voûtées, il était naturel de réunir par des arcatures le sommet des pilastres (Pl. IX, X, XI). Les pyrées de Nakhchè-

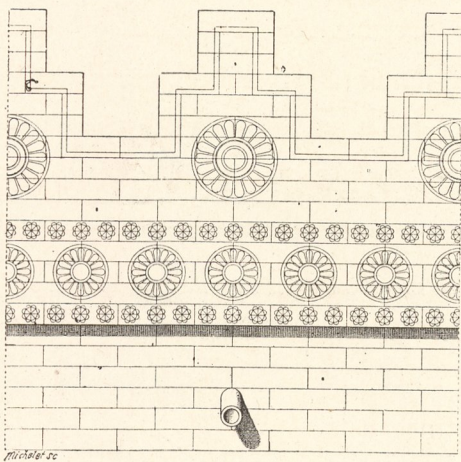


Fig. 38. — Couronnement assyrien. (Place, T. III, Pl. 35, fig. 7.)

Roustem (vol. III, Pl. V) et les autels assyriens (Fig. 34) qui sont ornés de colonnes engagées dans les angles, rappelant de très près le faux quillage des monuments

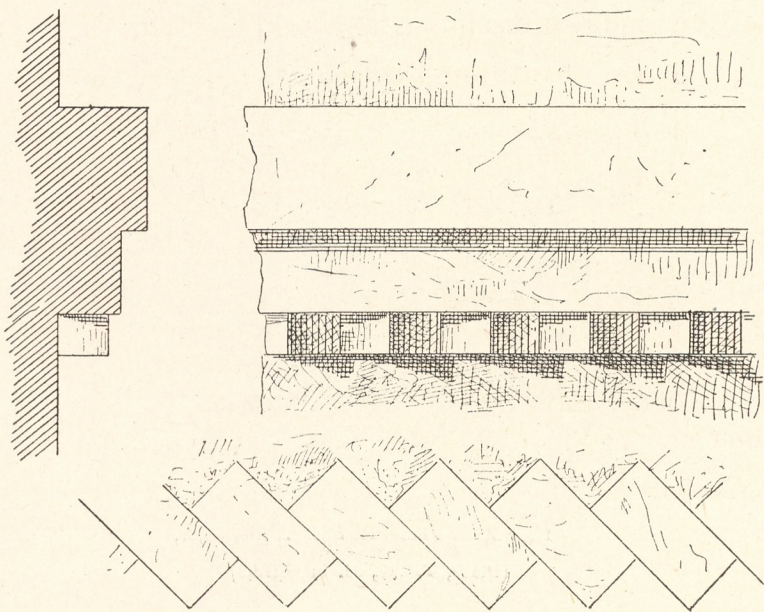


Fig. 39 et 40. — Palais de Firouz-Abâd : Corniche intérieure.

voûtés du Fars et ayant la même origine, comportent également des arceaux disposés comme ceux des murailles de Firouz-Abâd.

La forme du couronnement en dent de scie de ces antiques atech-ga (Fig. 34), la fréquence de son emploi dans le sud de la Perse et les liens de parenté qui relie

les palais voûtés du Fars aux grandes constructions de Ninive et de Babylone (Fig. 34, 37, 38) me font supposer que les murs de Firouz-Abâd et de Sarvistan étaient terminés, eux aussi, par un large bandeau de maçonnerie, surmonté d'un ornement denticulé semblable aux merlons triangulaires de l'architecture assyrienne. Je suis d'autant plus porté à m'arrêter à cette idée, que la corniche intérieure, placée entre les faces verticales et les voûtes (Fig. 39), est composée d'un ornement en dents de scie et de deux listels superposés avec cette distinction que les merlons intérieurs ont été mis à plat. La nature des matériaux généralement employés en Perse, c'est-à-dire les briques, explique d'une manière très simple cette légère modification. Si l'on eût fait entrer dans la corniche intérieure le motif assyrien tel qu'il est employé dans les couronnements, on se fût exposé à ne pas donner un appui convenable aux assises posées au-dessus des créneaux. En prenant les briques barlongues (Fig. 40) utilisées dans la maçonnerie des murs pour entrecouper les joints et en les disposant à 45 degrés sur la crête du mur, on construisait, au contraire, sans difficulté, la corniche intérieure¹. Il est à peine utile de faire remarquer que les

1. Longtemps on a considéré l'Inde comme un sanctuaire impénétrable et le berceau des arts orientaux. Les formes bizarres de son architecture, ses chapiteaux singuliers et d'une invention si désordonnée, semblaient avoir donné naissance aux monstres qui peuplent d'une manière plus sobre les monuments de l'Occident.

On est revenu sur cette erreur; l'Inde n'a rien perdu de son antiquité et ses Védas sont probablement les derniers reflets d'une religion préexistant au mazdéisme et à quelques formules religieuses de la Grèce; mais il en va tout autrement de son architecture et de ses arts plastiques.

Ces grottes profondes, ces temples superbes dont on aurait fait volontiers les contemporains des Spéos égyptiens, la preuve en est donnée par la lecture des textes et par des considérations étrangères à l'archéologie et à l'architecture, remontent aux VI^e et VIII^e siècles de notre ère; les édifices les plus anciens ne sont pas antérieurs à la conquête d'Alexandre.

Il est même certain qu'au temps de Séleucus Nicator, comme nous l'apprennent les récits de Mégasthène, le palais du prince du Kalachoka, le puissant souverain de la vallée du Gange qui régnait à Palibothra, était des plus grossiers et frisait encore la barbarie.

M. G. Perrot a résumé d'une manière saisissante, dans son introduction à *l'Histoire de l'art* (p. LXI et suiv.), l'état de nos connaissances à ce sujet et montré l'influence persistante de la Grèce sur la genèse des arts nommés aujourd'hui gréco-bouddhiques, et fait pressentir le rôle joué par le royaume de Bactriane dans la propagation de la civilisation hellénique.

M. Cole, major au corps des *royal engineers* et directeur de la conservation des monuments indiens, prépare un ouvrage où il a réuni, à côté des œuvres gréco-bouddhiques, et notamment des édifices de Gandhara, les types les plus caractéristiques de la sculpture et de l'architecture grecques, et montré jusqu'à l'évidence le rattachement des arts indiens à l'art hellénique du III^e siècle.

Je ne citerai pas les chapiteaux à volutes ou à feuilles d'acanthé, les portes à multiples listels, les groupes d'enfants porteurs de guirlandes recueillis à Gandhara, les Bouddhas qui reproduisent si curieusement la tête et les détails de la coiffure de l'Apollon du Belvédère, tous ces fragments seraient surtout intéressants à voir sur les photographies et perdraient à être décrits.

Mais, à côté de ces sculptures déjà en partie connues ou soupçonnées, il en est d'autres sur lesquelles on n'a pas assez insisté à mon avis. Ce sont les doubles chapiteaux, les entablements architravés, les plateaux allongés, les denticules triangulaires, qui n'appartiennent pas à l'art grec ou du moins à l'art grec du III^e siècle. De longs chapitres de la II^e et de la III^e partie de cet ouvrage sont consacrés à l'étude de ces

ornements de Sarvistan, pas plus que ceux de Firouz-Abâd, n'étaient exécutés en pierre ou en brique. Ils étaient ébauchés en moellons bruts et poussés ou taillés dans l'enduit de plâtre qui recouvrait les parements des murs et des voûtes.

Autant est homogène le style de la construction et des ornements que je viens de décrire, autant le caractère des portes et des takhtchès est étrange et inattendu.

Quelle n'a pas été ma surprise, quand je suis entré pour la première fois dans la grande salle de Firouz-Abâd, de voir se répéter sur les douze baies de la pièce centrale la décoration si caractéristique des portes persépolitaines (Pl. XV-XVI et Fig. 41 et 42), les trois listels constituant le cadre des ouvertures du Takhtè-Djemchid,

formes; j'ai montré que les unes et les autres, empruntées par les Perses aux peuples avec lesquels les Achéménides avaient été en guerre, faisaient partie du fonds iranien, en ce sens que leur groupement était l'œuvre des architectes de Suse ou de Persépolis. Ce ne serait donc pas seulement l'art grec qui aurait pénétré dans les Indes, ce serait aussi la forme spéciale de l'art grec adaptée et transformée par les Perses.

Ce fait a une importance majeure. Si nous voyons le génie de la Hellade s'introduire dans l'Inde par la Bactriane, nous sentons également que la civilisation de la Perse s'est propagée lentement à travers la Kirmanie pour atteindre, peut-être même avant l'expédition d'Alexandre, les rives de l'Indus et du Gange.

La direction du transport des éléments architectoniques, bien déterminée déjà par la découverte dans l'Inde, et en particulier aux ruines de Gandhara, de chapiteaux à doubles fleurs de lotus, d'entablements architravés caractéristiques de l'architecture perse du IV^e siècle, est confirmée par un détail des corniches triangulaires de Firouz-Abâd.

Je viens de faire entrevoir l'origine assyrienne des denticules triangulaires. Cet ornement avait été adopté en Perse et transmis par son intermédiaire à Byzance. Or, dans tous les édifices gréco-bouddhiques, les denticules images des abouts de *solives en bois* sont remplacés par des denticules triangulaires qui se réfèrent à un *ornement en brique*.

Les Persans, qui connaissaient la filiation de leurs ornements, n'eussent jamais accouplé deux formes disparates. Un pareil assemblage, œuvre d'étrangers ignorants, dénote un art en décadence ou un art d'emprunt. Je verrai donc dans l'entablement gréco-bouddhique un mélange irrationnel d'éléments hétérogènes, prouvant que l'art grec a également pénétré dans les Indes par les frontières de la Perse, et dans cette association d'un ornement d'origine assyrienne et d'une architrave proto-ionique qui avait cessé d'être en usage dans la Hellade et ne s'était conservée qu'à Persépolis, l'indice certain, non seulement de la date de l'introduction dans les Indes des méthodes gréco-perses, mais du sens dans lequel cette introduction s'est accomplie. J'avais donc raison de nier l'origine indienne des chapiteaux bicéphales. Les chapiteaux que l'on découvre à Gandhara, mêlés à tous les décors gréco-perses, ont été empruntés à l'architecture achéménide en même temps que les denticules, les entablements et les chapiteaux à double étage de lotus. Les Indoustani se sont contentés de compliquer à plaisir les données premières et, se sentant incapables d'une création originale, d'entrer dans la voie des superfétations. Tels ils se montrèrent plus tard quand ils prirent à la Perse du moyen âge le modèle des mosquées. Ce sont dans ces deux pays les mêmes éléments, mais abâtardis, mais transformés dans les Indes par d'inutiles et inexplicables décors, tels que ces contre-courbes et ces myriades de menus ornements qui brisent toutes les lignes de la construction et égarent l'œil.

Par deux fois se produisent les mêmes phénomènes.

Je n'ai pas la prétention d'entreprendre ici une étude des origines de l'art indoustani, mais il m'a semblé à propos de faire connaître une source intéressante et nouvelle de ces origines, d'autant que l'art achéménide, mort en Perse avec Darius Codoman, a eu la singulière fortune, après avoir été expulsé de la terre où il était né, mais où les traditions locales étaient mal d'accord avec ses formes essentielles, de repousser quelques rejetons en Palestine, comme le montre le couronnement du monument d'Arak-el-Emir (t. III, p. 97, fig. 124), et aux Indes où ils se sont greffés sur le grand rameau bouddhique.

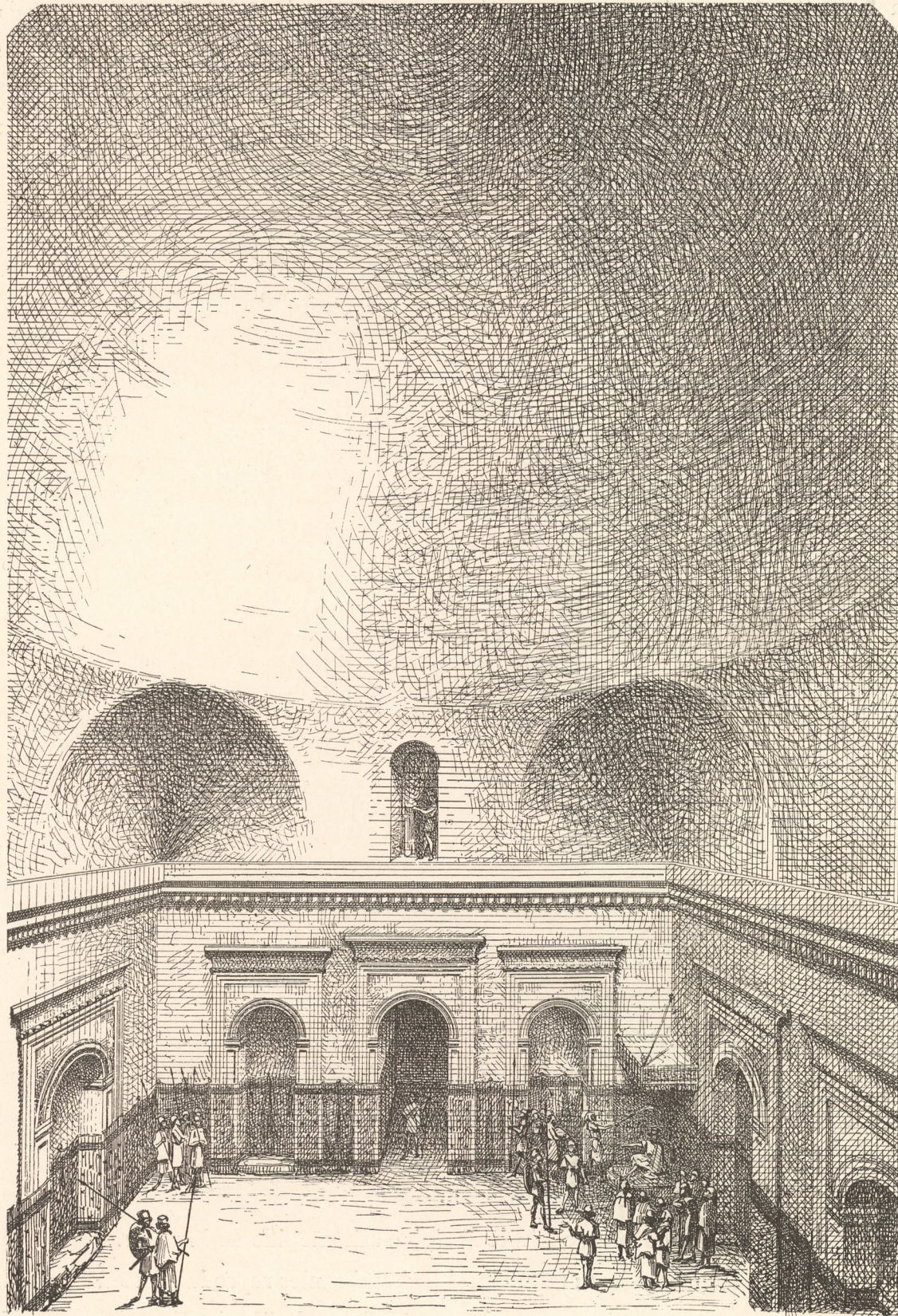


Fig. 41. — Restitution de la salle principale du palais de Firouz-Abad.

la baguette d'oves, le couronnement reproduisant, dans les moindres détails, tout le décor gréco-égyptien de l'architecture royale des Achéménides (T. II, Pl. XVI, XVII, XXII). Il n'est pas jusqu'à la subdivision en trois parties des plumes uniques du couronnement égyptien qui n'ait été reproduite. La seule distinction

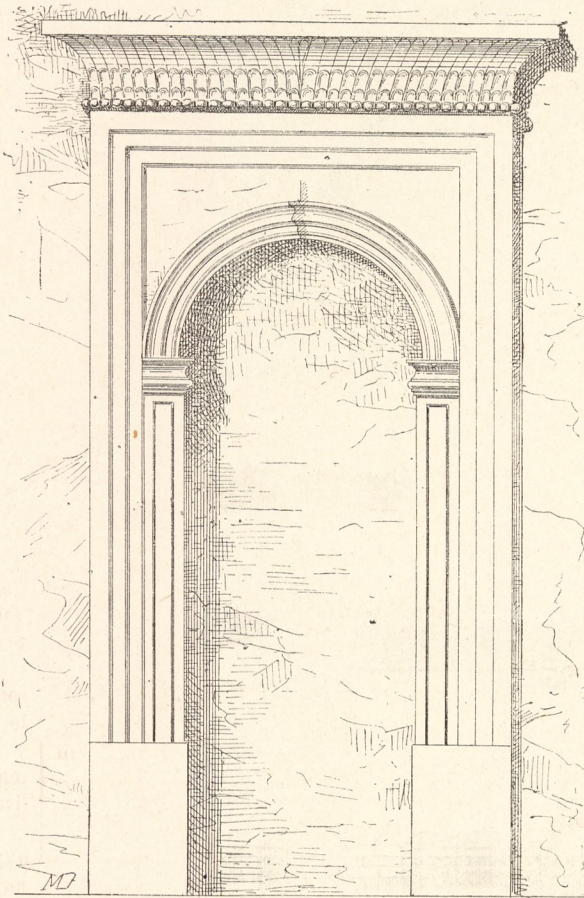


Fig. 42. — Palais de Firouz-Abâd. Décoration d'une des baies.

à noter tient à la forme même de l'ouverture : la baie n'est pas rectangulaire. Les constructeurs de Firouz-Abâd, fidèles à la vieille formule perse, franchissaient au moyen de voûtes les espaces vides, et ne se servaient ni d'architrave ni de linteau. Ils incrustèrent donc à l'intérieur du cadre persépolitain une archivoltte finement profilée (Fig. 44), et la firent reposer sur des chambranles moulurés (Fig. 43).

Dans ces détails encore se décèle l'origine achéménide de la porte. Les profils de l'archivoltte et du chapiteau terminant les chambranles reproduisent fidèlement la coupe des moulures les plus nettes de Persépolis et de l'Ionie. Il suffit en effet de les retourner, ainsi que nous l'avons fait (Fig. 45 et 46), pour retrouver, en B, les

stylobates ou les bases de colonnes de l'Érechthéion; en A, le soubassement des colonnes du Takhtè-Djemchid (T. II, page 21).

Je n'ai découvert, à l'intérieur du monument de Firouz-Abâd, aucune trace

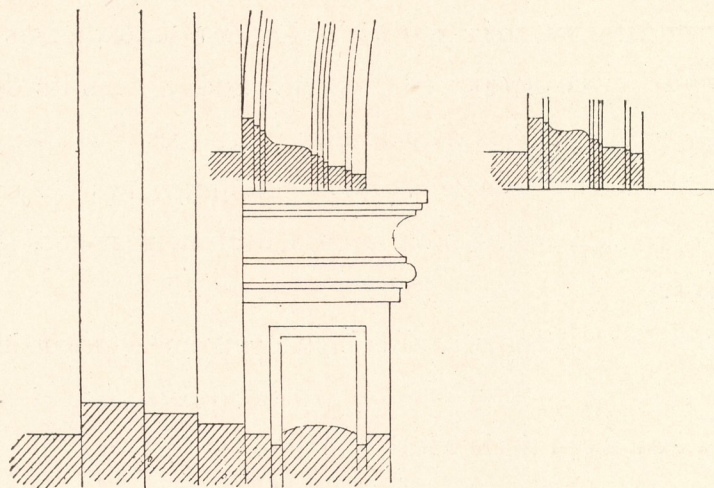


Fig. 43.

Fig. 44.

Détails des moulures d'une baie.

de peinture. Le temps a peut-être atténué la couleur des enduits. Peut-être aussi les crépis de plâtre qui couvraient uniformément les murs, les voûtes, les décors

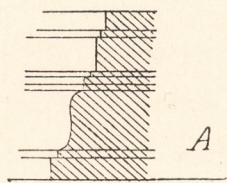


Fig. 45.

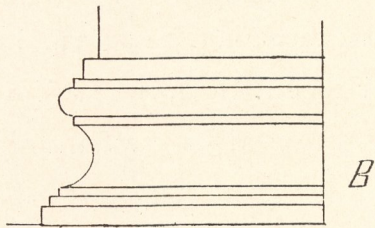


Fig. 46.

des corniches et des portes étaient-ils uniformément blancs? C'est une solution très souvent adoptée dans les appartements persans, quand il n'existe point de briques apparentes dont on soit forcé de rappeler le ton sur tout ou partie des murs. Tel était le cas du monument de Sarvistan, dont les coupoles et les voûtes étaient exécutées en briques et dont les murs étaient décorés de dessins brun rouge.

Ces grandes surfaces blanches, qui peuvent sembler crues et monotones dans les pays froids où les ouvertures sont nombreuses et les ombres grises, produisent au contraire en Orient, lorsque la lumière est soigneusement tamisée, un effet très doux et très délicat. D'ailleurs, il ne saurait être douteux que la partie des murs

placée directement sous l'œil du visiteur ne fût tendue d'étoffes ou de tapis. C'est une remarque que j'ai déjà faite à propos de l'édifice de Sarvistan.

Les plans des deux édifices voûtés du Fars ont entre eux de grandes analogies. A part les différences qui naissent de la position dissymétrique de quelques pièces du monument de Sarvistan et de la multiplication des portes toutes franchement accusées sur la façade de ce dernier édifice, on retrouve dans les deux constructions de vastes porches, des salles d'apparat et des pièces d'un ordre secondaire, disposées autour d'une cour centrale. De hautes murailles se dressent entre l'extérieur et l'intérieur. Les bruits du dehors doivent s'arrêter au seuil de ces demeures claustrales.

Chacun des deux monuments se divise en outre en deux parties distinctes : l'une comprend les grandes salles, les dégagements accessoires et les vestibules ; l'autre, les pièces qui enveloppent la cour. La séparation est très nette en plan et en élévation à Firouz-Abâd. Dans la distribution de la partie antérieure de ce dernier édifice, on reconnaît tous les caractères distinctifs des édifices persépolitains que j'ai nommés les *vithiyas*¹, avec une accentuation plus prononcée de la salle centrale, l'*ardaçtâna âthangaina*. Quant à la deuxième partie des monuments voûtés et à la cour intérieure, elle fait aussi bien défaut dans les palais des rois achéménides que dans le palais bâti par Kesroës à Ctésiphon.

On n'est pas cependant en présence de temples ou d'atech-ga, comme certains auteurs l'ont prétendu. Quelle que soit la dynastie perse à laquelle on attribue ces constructions, Achéménides ou Sassanides pratiquaient trop exactement le culte d'Aouramazda pour avoir songé à élever au grand Dieu de l'Iran un temple clos et voûté. C'étaient donc, comme en témoignent les plans dans lesquels on ne découvre aucune trace d'influence étrangère, des habitations perses, et, si on en juge à leur grande dimension, les demeures de hauts et puissants personnages. Ce rôle d'habitations est bien accusé à Firouz-Abâd par le soin que l'on avait pris de ménager des courants d'air dans toutes les grandes salles, de disposer pour l'été de vastes *zirzamins*, et de préparer des accès commodes pour monter la nuit sur les terrasses.

La distinction que j'ai signalée entre les palais perses et les monuments du Fars est au reste bien aisée à expliquer. Dans les constructions du Takhtè-Djemchid,

¹ Vol. II, p. 23, note.

comme dans le Tag-Kœsra de Ctésiphon, on ne trouve que des pièces ouvertes ; on n'a affaire qu'au *biroun*¹ et à ses dépendances. Les palais de Sarvistan et de Firouz-Abâd, au contraire, se signalent par ces hautes murailles dépourvues d'ouverture et par ces cours intérieures qu'imaginèrent les populations jalouses de l'Orient. Je verrais dans le caractère claustral de ces demeures l'indice que des femmes du harem les habitaient en même temps que leur seigneur et maître, et que l'*anderoun*, au lieu d'être rejeté au dehors comme dans les édifices de Persépolis et de Ctésiphon, était joint au *biroun*. Ce serait là également la raison des entrées multiples du palais sarvistanien.

Tandis que les clients, les solliciteurs et les gardes attendaient, dans les trois porches placés sur la façade principale, le bon plaisir du seigneur, les secrétaires et les officiers se tenaient dans la galerie de l'aile droite. En ce cas, la salle à coupole B correspondait à l'*apadâna* royal, et la petite salle C, au cabinet de travail, à l'*ardaçtâna âthangâina*. Quant à toutes les pièces disposées dans l'aile gauche, elles étaient sans communication directe avec le *biroun*, et par cela même, sans doute, réservées aux femmes.

On retrouve à Firouz-Abâd les mêmes dispositions. Tout le corps élevé de la construction, c'est-à-dire le corps antérieur comprenant le vaste vestibule, les galeries annexes et les trois salles à coupole, était réservé au seigneur, à ses officiers et à ses gardes ; la partie basse, qui communiquait avec l'extérieur par une porte dont les dispositions générales du plan font retrouver la place sur la façade postérieure, était consacrée au harem.

Cette réunion en un seul édifice de l'*apadâna*, du *vithiyâ* et de l'appartement des femmes, soit de la salle du trône, du *biroun* et de l'*anderoun* des palais des souverains de la Perse moderne, me fait croire que ces édifices, quoique affectés à des fonctionnaires puissants, n'étaient pas des bâtiments royaux : car, dans ces derniers, qu'ils aient été destinés à des princes achéménides ou sassanides, la séparation de l'appartement du Châythia et des femmes est absolue. S'il était même possible de mesurer à la majesté de l'édifice le rang de son propriétaire, je serais disposé à considérer le maître du palais de Firouz-Abâd comme un plus grand personnage que le seigneur de Sarvistan.

Il ne faut point comparer aux luxueuses demeures de l'Europe les palais

1. *Biroun* extérieur, appartement d'hommes. — *Anderoun* intérieur, appartement de femmes.

voûtés du Fars; dans ces constructions aux murailles nues et à l'aspect monastique, on aurait peine à reconnaître les demeures tant vantées des maîtres de l'Asie. La faute en est aux idées préconçues qui nous empêchent de comprendre le sens des civilisations orientales. Quand un gouverneur ou le Chah se montrent en public, ce n'est point par la magnificence de leur escorte qu'ils donnent une haute idée de leur rang, mais par la foule, souvent déguenillée, des serviteurs qui les accompagnent. Leur puissance se mesure au nombre des domestiques, et non à leur tenue; de même, la beauté et la richesse de leur demeure sont le plus souvent estimées en proportion de la grandeur des pièces comprises dans l'enceinte du palais, et bien rarement en raison du soin apporté à leur décoration. C'est en se plaçant à ce seul point de vue que l'on peut se faire une idée de l'importance des édifices de Sarvistan et de Firouz-Abâd.

Considérez ces issues encombrées d'une masse compacte de solliciteurs, de clients et de gardes, ces environs ombragés par des massifs d'arbres et de rosiers, ces intérieurs que tapisse un mobilier portatif aussi bien approprié à la tente du nomade qu'au palais du prince sédentaire; pénétrez, quand vous arrivez du dehors aveuglé par le soleil et anéanti par la chaleur, dans ces pièces où règnent une température attiédie et un jour discret; tâchez surtout d'apercevoir les grandes salles des palais avec des yeux encore imprégnés des ombres de la Perse plus colorées que son soleil, et vous revivrez dans le monde antique de l'Iran et vous en apprécierez la majesté et le confortable voluptueux qui font paraître bien pauvres et bien mesquines les installations si correctes, mais parfois si précaires, de l'Occident.